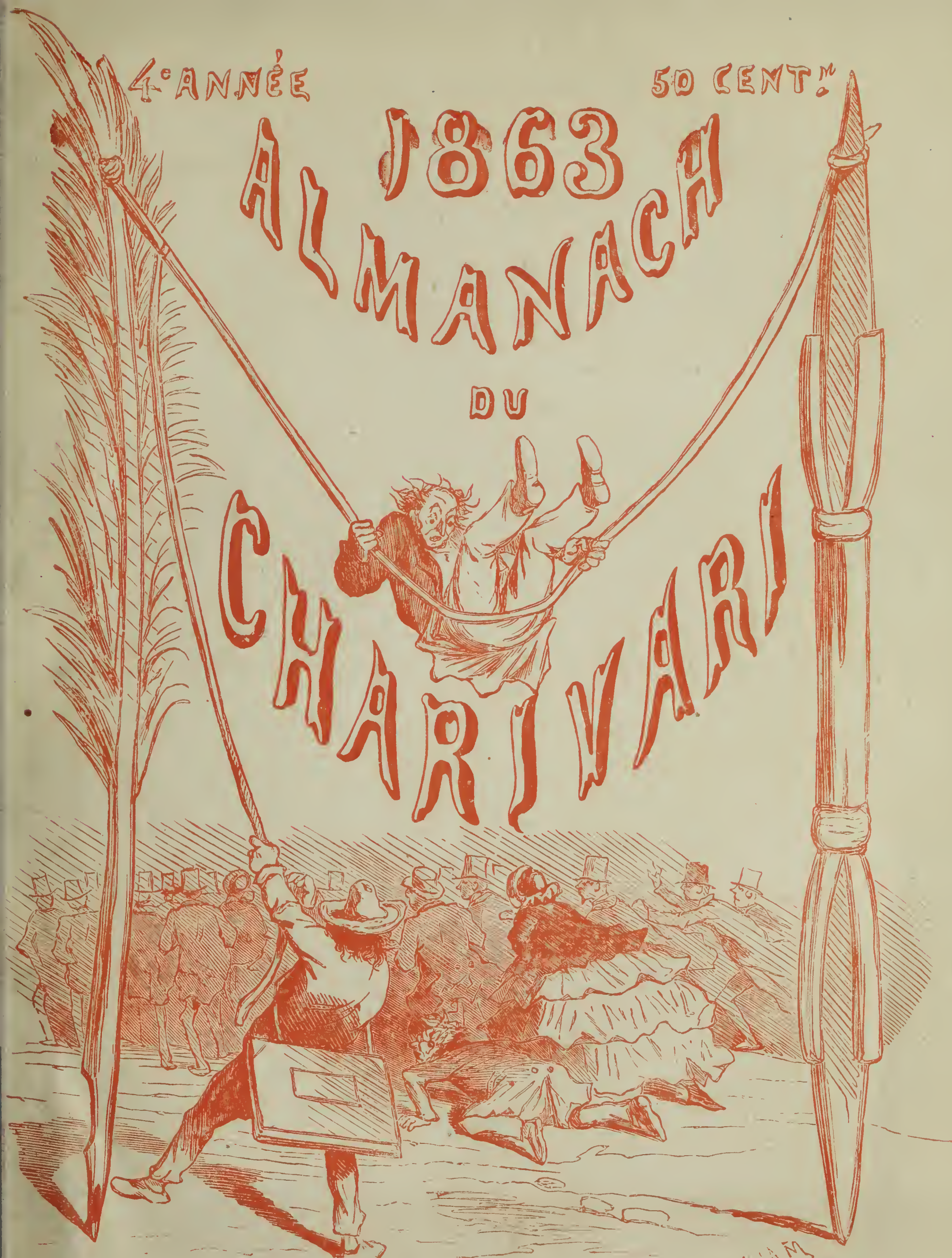


PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 18

ALMANACH

DU

CHARIVARI

1863

TEXTE PAR LES RÉDACTEURS DU *CHARIVARI*

VIGNETTES

DE MM. CHAM, BERTALL, RANDON, DARJOU, CARLO GRIPP ET PASTELOT.

QUATRIÈME ANNÉE



PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 18

L'Hiver de l'Homme.



On l'a nommé Anatole dans des boudoirs coquets !... il a été attaché au char des belles...
Aujourd'hui c'est un Auvergnat qui pousse le sien !...

ANNUAIRE POUR 1862.

Année de la période Julienne................ 6576
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet............................ 2639
De la fondation de Rome, selon Varron (mars). 2616
De l'époque de Nabonassar, depuis février.... 2610
De la naissance de Jésus-Christ............. 1863
L'année 1279 des Turcs commence le 9 juin 1862, et finit le 17 juin 1863.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime	1er février.	*Les Rogations*...	11, 12, 13 mai.	*La Trinité*.........	31 mai.
Les Cendres.........	18 février.	L'ASCENSION..........	14 mai.	LA FÊTE-DIEU.....	4 juin.
PAQUES............	5 avril.	LA PENTECOTE........	24 mai.	*L'Avent*............	29 novemb.

Saisons.

Le PRINTEMPS comm. le 21 mars, à 2 h. 41 m. du mat.
L'ÉTÉ commence le 21 juin, à 11 h. 13 m. du soir.
L'AUTOMNE comm. le 23 septemb., à 1 h. 27 m. du soir.
L'HIVER comm. le 22 décembre, à 7 h. 17 m. du mat.

Éclipses.

Le 17 mai 1863, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, visible à Paris.
Commencement de l'éclipse, à 5 h. 58 m. du matin. — Milieu de l'éclipse, à 6 h. 42 m.— Fin de l'éclipse, à 7 h. 22 m.

Le 1er juin 1863, ÉCLIPSE TOTALE DE LUNE, visible à Paris.
Commencement de l'éclipse, à 9 h. 56 m. du matin. — Milieu de l'éclipse, à 11 h. 36 m.— Fin de l'éclipse, à 1 h. 16 m.

Le 10 novembre 1863, ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, invisible à Paris.

Le 24 novembre 1863, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, en partie visible à Paris.
Commencement de l'éclipse, à 7 h. 25 m. du soir. — Milieu de l'éclipse, à 9 h. 5 m. — Fin de l'éclipse, à 10 h. 45 m.

Productions du Printemps.



— Comment! rien que douze hannetons? l'année passée on en donnait vingt pour un sou.
— C'est possible, mais c't'année-ci l'Angleterre nous en demande tant que nous ne pouvons pas lui en fournir assez; demandez à mon associé.



Punch, de Londres, venant faire au Charivari sa visite de nouvelle année.

JANVIER (le **Verseau**).		FÉVRIER (les **Poissons**).		MARS (le **Bélier**).	
1 jeudi	*La Circoncision.*	1 DIM.	s. Ignace. *Sept.*	1 DIM.	s. Aubin. *Remin.*
2 vendredi	s. Basile, évêque.	2 lundi	*Purification.*	2 lundi	s. Simplice.
3 samedi	ste Geneviève.	3 mardi	s. Blaise.	3 mardi	ste Cunégonde.
4 DIM.	s. Rigobert.	4 mercredi	s. Gilbert.	4 mercredi	s. Casimir.
5 lundi	s. Siméon.	5 jeudi	ste Agathe.	5 jeudi	s. Drausin.
6 mardi	*L'Épiphanie.*	6 vendredi	s. Wast.	6 vendredi	ste Colette.
7 mercredi	s. Théaulon.	7 samedi	s. Romuald.	7 samedi	s. Thomas.
8 jeudi	s. Lucien.	8 DIM.	s. Jean de M. *Sexag.*	8 DIM.	s. Jean de D. *Oc.*
9 vendredi	s. Furcy.	9 lundi	ste Apolline.	9 lundi	ste Françoise.
10 samedi	s. Paul, ermite.	10 mardi	ste Scholas.	10 mardi	s. Blanchard.
11 DIM.	s. Théodose.	11 mercredi	s. Séverin.	11 mercredi	40 Martyrs.
12 lundi	s. Arcade.	12 jeudi	ste Eulalie.	12 jeudi	s. Pol, évêque.
13 mardi	Baptême de N. S.	13 vendredi	s. Lézin.	13 vendredi	ste Euphrasie.
14 mercredi	s. Hilaire, évêque.	14 samedi	s. Valentin.	14 samedi	s. Lubin.
15 jeudi	s. Maur, abbé.	15 DIM.	s. Faustin. *Quinq.*	15 DIM.	s. Longin. *Lætare.*
16 vendredi	s. Guillaume.	16 lundi	s. Onésime.	16 lundi	s. Cyriaque.
17 samedi	s. Antoine.	17 mardi	s. Sylvain. *Mardi g.*	17 mardi	s. Abraham.
18 DIM.	Chaire S. P. à R.	18 mercredi	*Les Cendres.*	18 mercredi	s. Alexandre.
19 lundi	s. Sulpice, évêque.	19 jeudi	s, Gabriel.	19 jeudi	s. Joseph
20 mardi	s. Sébastien.	20 vendredi	s. Eucher.	20 vendredi	s. Joachim.
21 mercredi	ste Agnès, vierge.	21 samedi	s, Pepin.	21 samedi	s. Benoît.
22 jeudi	s. Vincent.	22 DIM.	C. s, Pierre. *Quadr.*	22 DIM.	*Passion.*
23 vendredi	s. Ildefonse.	23 lundi	ste. Isabelle.	23 lundi	s. Victor.
24 samedi	s. Babylas.	24 mardi	s. Matthias.	24 mardi	s. Gabriel.
25 DIM.	Conv. de s. Paul.	25 mercredi	ste Taraise. Q. T.	25 mercredi	*Annonciation.*
26 lundi	ste Paule.	26 jeudi	s. Alexis.	26 jeudi	s. Ludger.
27 mardi	ste Julienne.	27 vendredi	s. Léandre.	27 vendredi	s. Rupert.
28 mercredi	s. Charlemagne.	28 samedi	s. Romain.	28 samedi	s. Gontran.
29 jeudi	s. François de Sales.			29 DIM.	*Rameaux.*
30 vendredi	ste Bathilde.			30 lundi	s. Rieule.
31 samedi	s. Pierre N.			31 mardi	s. Gui.



Nouvelle machine à arroser, inventée par un directeur de magasin de nouveautés.

AVRIL (le **Taureau**).		MAI (les **Gémeaux**).		JUIN (l'**Écrevisse**).	
1 mercredi	s. Hugues.	1 vendredi	s. Philippe.	1 lundi	s. Thierri.
2 jeudi	s. François de P.	2 samedi	s. Athanase.	2 mardi	s. Potin.
3 vendredi	*Vendredi saint.*	3 DIM.	Inv. de la ste Croix.	3 mercredi	ste Clotilde.
4 samedi	s. Elphage.	4 lundi	ste Monique.	4 jeudi	FÊTE-DIEU.
5 DIM.	PAQUES.	5 mardi	s. Augustin.	5 vendredi	s. Boniface.
6 lundi	s. Célestin.	6 mercredi	s. Jean P. L.	6 samedi	s. Claude.
7 mardi	s. Hégésippe.	7 jeudi	s. Stanislas.	7 DIM.	s. Prime.
8 mercredi	s. Edèze.	8 vendredi	s. Désiré.	8 lundi	s. Paul.
9 jeudi	ste Marie Eg.	9 samedi	s. Grégoire.	9 mardi	s. Médard.
10 vendredi	ste Azélie.	10 DIM.	s. Gordien.	10 mercredi	s. Landri.
11 samedi	s. Jules.	11 lundi	s. Mamert. *Rogat.*	11 jeudi	s. Barnabé.
12 DIM.	ste Godeberte. *Quas.*	12 mardi	s. Porphyr.	12 vendredi	s. Basilide.
13 lundi	s. Marcellin.	13 mercredi	s. Servais.	13 samedi	s. Antoine de Pad.
14 mardi	s. Justin.	14 jeudi	ASCENSION.	14 DIM.	s. Ruffin.
15 mercredi	s. Paterne.	15 vendredi	ste Delphine.	15 lundi	s. Modeste.
16 jeudi	s. Fructueux.	16 samedi	s. Honoré.	16 mardi	s. Fargeau.
17 vendredi	s. Anicet.	17 DIM.	s. Pascal.	17 mercredi	s. Avit.
18 samedi	s. Parfait.	18 lundi	s. Eric.	18 jeudi	s. Marine.
19 DIM.	s. Léon.	19 mardi	s. Yves.	19 vendredi	s. Gervais.
20 lundi	s. Anselme.	20 mercredi	s. Bernard.	20 samedi	s. Silvère.
21 mardi	ste Ildegonde.	21 jeudi	ste Virginie.	21 DIM.	s. Leufroi.
22 mercredi	ste Opportune.	22 vendredi	ste Julie.	22 lundi	s. Paulin.
23 jeudi	s. Georges.	23 samedi	s. Didier. *v. j.*	23 mardi	s. Félix.
24 vendredi	s. Robert.	24 DIM.	PENTECOTE.	24 mercredi	s. Jean-Baptiste.
25 samedi	s. Marc.	25 lundi	s. Urbain.	25 jeudi	s. Prosper.
26 DIM.	s. Clet.	26 mardi	s Adolphe.	26 vendredi	s. Babolein.
27 lundi	s. Anthime.	27 mercredi	s. Hildevert. Q. T.	27 samedi	s. Crescent.
28 mardi	s. Polycarpe.	28 jeudi	s. Germain.	28 DIM.	s. Irénée. *v. j.*
29 mercredi	s. Vital, martyr.	29 vendredi	s. Maximilien.	29 lundi	s. Pierre. s. Paul.
30 jeudi	s. Eutrope.	30 samedi.	ste Emilie.	30 mardi	Comm. s. Paul.
		31 DIM.	ste Pétronill. *Trinité.*		



Dans les bains de Seine, la société n'est pas mêlée comme aux bains de mer, — tous hommes à quatre sous.

JUILLET (le **Lion**).		AOUT (la **Vierge**).		SEPTEMBRE (la **Balance**).	
1 mercredi	s. Martial.	1 samedi	s. Pierre-ès-liens.	1 mardi	s. Leu et s. Gill.
2 jeudi	Vis. N. D.	2 DIM.	s. Etienne.	2 mercredi	s. Lazare.
3 vendredi	s. Anatole.	3 lundi	Inv. de s. Etienne.	3 jeudi.	s. Grégoire.
4 samedi	Tr. s. Mart.	4 mardi	s. Dominique.	4 vendredi	ste Rosalie.
5 DIM.	ste Zoé, m.	5 mercredi	s. Yon, martyr.	5 samedi	s. Bertin.
6 lundi	s. Tranquille.	6 jeudi	Tr. de N. S.	6 DIM.	s. Onésipe.
7 mardi	ste Aubierge.	7 vendredi	s. Gaëtan.	7 lundi	s. Cloud, ste Reine.
8 mercredi	ste Priscille.	8 samedi	s. Justin.	8 mardi	*Nat. de la Vierge.*
9 jeudi	ste Véronique.	9 DIM.	s. Spire, *v.*	9 mercredi	s. Omer, évêque.
10 vendredi	ste Félicité.	10 lundi	s. Laurent.	10 jeudi	ste Pulchérie.
11 samedi	Tr. de s. Ben.	11 mardi	Susc. de la ste Croix.	11 vendredi	s. Patient, évêque.
12 DIM.	s. Gualbert.	12 mercredi	ste Claire.	12 samedi	s. Cerdot.
13 lundi	s. Turiaf.	13 jeudi	s. Hippolyte.	13 DIM.	s. Aimé.
14 mardi	s. Bonaventure.	14 vendredi	s. Eusèbe, *v. j.*	14 lundi	Ex. de la ste Croix.
15 mercredi	s. Henri.	15 samedi	ASSOMPTION.	15 mardi	s. Nicomède.
16 jeudi	N. D. M. C.	16 DIM.	s. Roch.	16 mercredi	s. Cyprien. Q. T.
17 vendredi	s. Alexis.	17 lundi	s. Mamert.	17 jeudi	s. Lambert.
18 samedi	s. Clair.	18 mardi	ste Hélène.	18 vendredi	s. Jean C.
19 DIM	s. Vincent de P.	19 mercredi	s. Louis, évêque.	19 samedi	s. Janvier.
20 lundi	ste Marguerite.	20 jeudi	s. Bernard.	20 DIM.	s. Eustache.
21 mardi	s. Victor.	21 vendredi	s. Privat.	21 lundi	s. Matthieu
22 mercredi	ste Madeleine.	22 samedi	s. Symphorien.	22 mardi	s. Maurice.
23 jeudi	ste Apollinaire	23 DIM.	s. Sidoine.	23 mercredi	ste Thècle.
24 vendredi	s. Christophe, *v.*	24 lundi	s. Barthélemy.	24 jeudi	s. Andoche.
25 samedi	s Jacques, s. C.	25 mardi	s. Louis, roi.	25 vendredi	s. Firmin.
26 DIM.	Tr. de s. M.	26 mercredi	s. Zéphirin.	26 samedi	ste Justine.
27 lundi	s. Pantaléon.	27 jeudi	s. Césaire.	27 DIM.	s. Côme, s. D.
28 mardi	ste Anne.	28 vendredi	s. Augustin.	28 lundi	s. Céran.
29 mercredi	ste Marthe	29 samedi	Décol. de s. J. B.	29 mardi	s. Michel, archange.
30 jeudi	s. Abdon.	30 DIM.	s. Fiacre.	30 mercredi	s. Jérôme.
31 vendredi	s. Germain l'Aux.	31 lundi	s. Ovide.		



— Nous devons admirer le décret de la Providence qui a permis qu'il y eût des chemins de fer à une époque où il n'y a plus de diligences.

OCTOBRE (le **Scorpion**).		NOVEMBRE (le **Sagittaire**).		DÉCEMBRE (le **Capricorne**)	
1 jeudi	s. Remi, évêque.	1 DIM.	TOUSSAINT.	1 mardi	s. Eloi.
2 vendredi	ss. Anges gardiens.	2 lundi	Les Trépassés.	2 mercredi	s. François Xavier.
3 samedi	s. Denis, abbé.	3 mardi	s. Marcel.	3 jeudi	s. Mirocle.
4 DIM.	s. François d'Ass.	4 mercredi	s. Charles.	4 vendredi	ste Barbe.
5 lundi	ste Aure, vierge.	5 jeudi	ste Bertilde.	5 samedi	s. Sabas, abbé.
6 mardi	s. Bruno.	6 vendredi	s. Léonard.	6 DIM.	s. Nicolas.
7 mercredi	s. Serge, s. B.	7 samedi	s. Vilbrod.	7 lundi	ste Fare, vierge.
8 jeudi	ste Thaïs.	8 DIM.	stes Reliques.	8 mardi	*Conception.*
9 vendredi	s. Denis, évêque.	9 lundi	s. Mathurin.	9 mercredi	ste Léocadie.
10 samedi	s. Géréon.	10 mardi	s. Léon Ier, pape.	10 jeudi	ste Valère,
11 DIM.	s. Venant.	11 mercredi	s. Martin, évêque.	11 vendredi	s. Fuscien.
12 lundi	s. Vilfride.	12 jeudi	s. René, évêque.	12 samedi	s. Damas.
13 mardi	s. Edouard.	13 vendredi	s. Brice, évêque.	13 DIM.	ste Luce, vierge.
14 mercredi	s. Caliste.	14 samedi	s. Achille.	14 lundi	s. Nicaise.
15 jeudi	ste Thérèse.	15 DIM.	s. Eugène.	15 mardi	s. Mesmin.
16 vendredi	s. Léopold.	16 lundi	s. Eucher.	16 mercredi	ste Adélaïde. Q. T.
17 samedi	s. Cerbonet.	17 mardi	s. Agnan, évêque.	17 jeudi	ste Olympe.
18 DIM.	s. Luc, évêque.	18 mercredi	ste Aude.	18 vendredi	s. Gratien.
19 lundi	s. Savinien.	19 jeudi	ste Elisabeth.	19 samedi	s. Meurice.
20 mardi	s. Sendou.	20 vendredi	s. Edmond.	20 DIM.	ste Philogone.
21 mercredi	ste Ursule.	21 samedi	Présent. de la Vierge.	21 lundi	s. Thomas, apôtre.
22 jeudi	s. Mellon.	22 DIM.	ste. Cécile.	22 mardi	s. Honorat.
23 vendredi	s. Hilarion.	23 lundi	s. Clément.	23 mercredi	ste Victoire.
24 samedi	s. Magloire.	24 mardi	ste Flore, vierge.	24 jeudi	s. Yves. *v. j.*
25 DIM.	s. Crépin, s. Cr.	25 mercredi	ste Catherine.	25 vendredi	NOEL.
26 lundi	s. Rustique.	26 jeudi	ste Geneviève d'A.	26 samedi	s. Etienne
27 mardi	s. Frumence, *v.*	27 vendredi	s. Sosthène.	27 DIM.	s. Jean, apôtre.
28 mercredi	s. Simon, s. Jude.	28 samedi	s. Séverin.	28 lundi	ss. Innocents.
29 jeudi	s. Faron, évêque.	29 DIM.	s. Saturnin. *Avent.*	29 mardi	s. Thomas, C.
30 vendredi	s. Lucain.	30 lundi	s. André.	30 mercredi	ste Colombe.
31 samedi	s. Quentin. *v. j.*			31 jeudi	s. Sylvestre.

M. Prudhomme au bord la mer, — Croquis par Bertall.



— Il faut remettre ça bien vite où tu l'as pris : si tout le monde faisait comme toi, bientôt il n'y en aurait plus... Tu ne sais donc pas qu'Harfleur, jadis port de mer, n'a maintenant plus d'eau; l'autorité s'en est émue : depuis ce temps-là il est expressément défendu de puiser de l'eau à la mer!

Croquis pris aux environs de Cabourg, — par Bertall.



— Faut-il que la Normandie soit un pays riche, et que les femmes y soient coquettes, dans ce moment où le coton est hors de prix, porter encore des bonnets de coton!!!

L'histoire d'un Chapeau.

I

...Nous étions au café; nous causions littérature, femmes et papier à cigarettes.

Tout à coup X... fit un mouvement et envoya son carafon d'orgeat dans mon chapeau.

— Nom d'un petit bonhomme! dis-je, c'est le seul que j'aie!...

Nous essayâmes de le brosser. Impossible.

Par un hasard incroyable, l'orgeat était du véritable sirop.

— Lavez-le, dit le garçon.

Nous le lavâmes. De noir qu'il était il devint blanc. C'était un chapeau à la mer.

— Allons, dit X... en riant, il faut décidément que tu en achètes un autre.

Je devins soucieux.

II

Et avouez qu'il y avait de quoi.

La vie parisienne est la vie bohème par excellence; on subsiste au jour le jour sans souci du lendemain et quelquefois du soir.

L'argent ne manque jamais quand il s'agit d'une fête ou d'un plaisir.

Mais où il devient horriblement rare, c'est quand il faut s'occuper du nécessaire.

X..., au lieu de me dire : Achète-toi un autre chapeau, m'aurait dit : Nous avons ce soir un pique-nique à deux louis par tête, que ma gaieté n'aurait été troublée en aucune façon.

J'aurais été sûr d'avoir les deux louis.

Mais du moment qu'il m'en fallait absolument un pour m'acheter un chapeau, j'étais inquiet.

— Comment vais-je faire? me dis-je.

Et je quittai X... tout mélancolique.

III

Mon chapelier demeurait à une demi-lieue de là. Je fis ma caisse.

J'avais vingt-six francs.

— Vingt-six francs, me dis-je, c'est plus qu'il n'en faut. Un louis pour le castor... trente centimes pour l'omnibus... il me restera cinq francs et plus; c'est suffisant pour passer la journée.

J'attendis l'omnibus.

Le premier était complet.

— Bon! fis-je, il faut que j'attende dix minutes... j'ai le temps de fumer un cigare.

J'entrai chez un marchand de tabac.

J'y rencontrai un ami.

— Tiens, me dit-il, c'est le ciel qui t'envoie; offre-moi un cigare, je n'ai pas sur moi un centime de monnaie.

Et il me montra un billet de cent francs.

— Tu comprends, ajouta-t-il, changer cinq louis pour cinq sous, c'est insupportable.

Je raconterai une autre fois comment il est facile à Paris de ne pas dépenser un sol, avec un billet de cent francs dans sa poche.

Je payai le cigare à mon ami.

Cinquante centimes y passèrent.

Nous causâmes.

— Comme tu as un vilain chapeau!

— A qui le dis-tu, je suis sur le point d'aller en acheter un autre.

— Bah!

— Et tiens, voici l'omnibus qui mène chez le chapelier... je te quitte.

Je pris mon élan... le second omnibus était encore plus complet que le premier.

— Diable! encore dix minutes à attendre, mon chapeau va me faire perdre ma journée. Soyons énergique.

Un remise passa, j'appelai le cocher.

— Je suis pris, cria-t-il.

Et en effet une tête de femme parut à la portière.

Je jetai un petit cri.

C'était elle!

— Elle qui?

— Ah! voilà!

Elle me fit signe d'approcher.

— Où allez-vous ainsi? me dit-elle...

— Je vais rue Saint-Honoré.

— Tiens! moi aussi.

— Vraiment!

— Voulez-vous que je vous y conduise?

L'occasion était trop belle, j'acceptai.

En route nous bavardâmes...

Depuis six mois que je la connaissais, je la tourmentais pour qu'elle vînt dîner avec moi.

Naturellement mes obsessions recommencèrent.

— Cela vous ferait donc bien plaisir? me dit-elle avec un sourire à faire oublier tous les chapeliers du monde.

— C'est-à-dire que je ferais graver la date de ce jour-là sur toute ma vaisselle.

— Eh bien!

— Eh bien?

— J'accepte pour aujourd'hui.

Je sautai de joie, mais je me laissai retomber encore plus vite.

Et mon chapeau! me dis-je mentalement...

IV

Je ne l'achetai pas ce jour-là.

Le lendemain matin, tout prêt à sortir de chez moi, je me regardai dans la glace.

J'étais coiffé d'un véritable haillon à poil.

— Il n'y a pas à dire, fis-je, il faut qu'aujourd'hui même, à l'instant j'aille m'acheter un chapeau.

Je courus chez mon oncle.

— Prête-moi un louis.

— Pour quoi faire?

— Pourquoi... malheureux oncle!

Et lui mettant mon chapeau sous le nez :

— Voilà pourquoi.

Mon oncle me donna un louis.

Je sortis de chez lui comme un fou et, à pied, sans prendre le temps de respirer, je courus chez mon chapelier.

La boutique était fermée!

Une pancarte était sur les volets :

Fermé pour cause de mariage.

Je devins furieux.

— C'est ignoble! m'écriai-je; se marier quand j'ai besoin d'un chapeau... Il l'a fait exprès!

Que faire?

Il me fallait absolument un couvre-chef.

— Je vais aller chez un autre, me dis-je. Tant pis pour lui. Cela lui apprendra à se marier les jours où je veux me fournir chez lui.

Je regardai dans la rue.

Pas l'ombre d'un autre chapelier.

— Allons au hasard... il est impossible qu'après avoir fait cent ou deux cents pas je n'en découvre pas un.

Je me remis en marche.

Au bout d'un quart d'heure j'en vis un.

Déjà je tenais le bouton de la porte, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule.

C'était Alfred.

— Malheureux! dit-il, je t'arrête à temps... Que vas-tu faire là?

— Acheter un chapeau.

— Chez cet homme?

— Oui.

— Mais c'est le dernier des chapeliers. Il va te vendre du lapin pour du chat, du carton pour du cuir... Viens chez le mien.

— Le tien... mais où demeure-t-il?

— Boulevard Saint-Denis.

— Fichtre! c'est une course.

— Pour qui sont faites les voitures, je te prie?

— C'est que...

— Pas un mot de plus. Je ne laisserais pas filouter un ami d'enfance, pour tout l'or du monde. En route.

Sans que j'eusse le temps de lui répondre, il fit signe à un cocher et nous montâmes en fiacre.

— Bon! me dis-je, si c'est moi qui paye la voiture, il me sera impossible de m'acheter un chapeau... Payera-t-il ou payerai-je? toute la question est là.

V

Je payai.

VI

Au moment d'entrer, ne sachant que faire, je m'avisai d'un vieux moyen.

— Sapristi! puisque je suis dans le quartier je vais en profiter pour faire une course pressée.

Et je fis mine de m'éloigner.

Il me retint.

— Viens donc d'abord acheter ton chapeau; tu ne peux aller nulle part ainsi coiffé.

— Bast! c'est chez un parent.

Et je me sauvai.

Il me restait dix-huit francs.

— Au fait, me dis-je, il y a des chapeaux à dix-huit francs qui sont vraiment très-honnêtes... Je m'obstine à les payer un louis... Je me rappelle avoir vu partout, sur des affiches: chapeaux à dix, quinze et seize francs. Je vais m'offrir un chapeau de quinze francs. Par le temps qu'il fait c'est bien tout ce qu'il faut.

Je cherchai les affiches.

Soudain je sentis un tiraillement d'estomac.

— Quelle heure est-il donc?

— Deux heures!

Et je n'avais pas déjeuné.

Il est impossible, me dis-je, que je fasse relâche à la nourriture, l'estomac passe avant la tête... D'ailleurs puisque je suis décidé à ne dépenser que quinze francs pour un castor, je puis m'offrir un déjeuner de trois francs.

J'allai déjeuner. La carte s'éleva à quatre francs.

— Bon! dis-je, je ne puis plus dépenser que quatorze francs. Y a-t-il des chapeaux à quatorze francs?

Et, tout perplexe, je me mis en route.

— Mais, fis-je tout d'un coup, je suis bien bête, je vais me mettre complétement à sec... Acheter un méchant chapeau!... Qui m'empêche d'aller demander une avance à mon chef de bureau?

Je courus chez lui. Il me fit donner trois louis.

Je redescendais tout fier, lorsque P*** m'appela.

— Ah! me dit-il, tu es exact, tu t'es souvenu que la partie projetée est pour aujourd'hui... trois louis par tête.

Je jetai un cri.

— C'est vrai, dis-je, je l'avais oublié.

— Tu l'as si peu oublié, reprit P***, que tu tiens les trois louis dans la main... Verse, c'est moi qui tiens la caisse.

Et il me prit les soixante francs.

VII

Le lendemain il me restait six francs.

J'achetai un chapeau d'occasion, un de ces chapeaux horribles, rouges, mais que je soigne comme la prunelle de mes yeux.

L'idée d'être forcé de m'en acheter un autre me fait rêver au suicide.

ALBERT WOLF.

Au Jardin d'acclimatation, — Croquis par Randon.



— Croiriez-vous, ma chère, que je viens d'entendre un monsieur très-bien dire à son épouse que c'est nous autres, autruches, qui fournissons à madame ses plumes de marabout!

— Ce n'est rien, ça, ma chère; pour peu que vous restiez ici, vous en entendrez bien d'autres!

Le Musée Campana, — Croquis par Cham.



— D'où qu'elles proviennent ces armures ?

— Mais, imbécile, si tu savais z'un peu ton histoire de France, tu saurais qu'elles proviennent de la bataille d'Herculanum, gagnée par les Français sur le général Pompéi.



— C'est des z'hiéroglyphes, que l'écriture n'était pas encore inventée. Sur ce pot une petite fille avec des joncs, ça fait moutarde de *dix-joncs*.



— Cristi ! j'aimerais pas à être bonne de M. Campana, il y a trop à récurer, merci !

Au Musée Campana.



Un Lacédémonien et son épouse ayant le choix entre un grog et le morceau de harpe du *Tannhauser*, choisissent le grog sans la moindre hésitation.



— Fallait-il qu'elles fussent ganaches les dames étrusques ! Je mettrais immédiatement à la porte une cuisinière qui n'entretiendrait pas ses casserolles mieux que ça.

— Grand dieu ! mais c'est un tombeau étrusque !
— Eh bien ! après?
— Je croyais que c'était la maison de M. Campana, j'entrais pour le féliciter sur son musée.

Au Musée Campana.



— Tiens ! un oiseau ! On lui voit au travers du corps !
— Je crois bien ! Pauvre bête ! voilà 3,000 ans qu'on a oublié de lui donner à manger.



— J'en tiens une !
(Ce qui ferait supposer que la loi protectrice des animaux n'était pas encore en vigueur.)



— Joseph, tu vas déposer une couronne sur la tombe de ce Macédonien ?
— Madame Prudhomme, j'ai toujours eu pour principe d'être poli vis à vis des étrangers, d'autant plus qu'il ne connaît peut-être personne à Paris.

Au Musée Campana.



— Il est défendu de toucher!
— Mais puisque c'est à moi... je reconnais mon numéro matricule!



— Oh! yes, je mangerai plus au buffet du musée Campana : avoir cassé une dent à moi sur un beefsteak du temps de Sésostris!

L'existence vue chez le perruquier.

ÉTUDE AUSSI PHILOSOPHIQUE QUE CAPILLAIRE.

A quinze ans.

— Holà! perruquier?

— Monsieur.

— Vite, qu'on m'accommode. Je suis pressé.

— Monsieur vient pour une coupe de cheveux?

— Pour la barbe.

— Ah bah!

— Voilà trois semaines qu'on ne me l'a faite, et sur mon honneur le menton me fait l'effet d'une chaudière ardente. Vite, un coup de rasoir.

— Voilà, monsieur.

— Vous me laisserez les moustaches, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Vous les voyez bien?

— Pas positivement. Le jour est mauvais ici.

— Eh bien, allumez.

— C'est inutile. Nous les laisserons sans les voir.

— D'instinct?

— Oui, monsieur.

— Allez, alors... et soyez soigneux.

— Monsieur ne veut pas de parfum pour la barbe?

— Garçon!

— C'est que quelquefois cela fait venir...

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Pour deux francs monsieur aura un flacon qui pourra la faire pousser en un mois.

— Sérieusement?

— C'est recommandé par tous les chimistes.

— En un mois?... Eh bien...

— Eh bien?

— Donnez-m'en pour dix francs... que j'en aie ce soir!

A vingt-cinq ans.

— Perruquier?

— Monsieur!

— Une frisure... mais une frisure plus que soignée.

— Monsieur a une soirée?

— Une soirée... dites donc une cérémonie! c'est aujourd'hui ma présentation officielle.

— Au ministère?

— Mais non, à ma future.

— Monsieur va se marier?

— Oui, mon ami. Voyez-vous, la vie de garçon a du charme, mais quand le gousset se vide et que les cheveux commencent à devenir rares...

— Monsieur en a encore deux ou trois forêts.

— Des bois tout au plus, mon ami. Le mariage est plus qu'un devoir, c'est une nécessité. Soignez ma mèche frontale... Ma future est assez rondelette, quand à la dot; elle a des yeux... oh! mais des yeux!

— A faire mourir d'amour...

— Parfumez la barbe... Ces dots sont maintenant d'une exigence pour la tenue!

— Monsieur ne veut pas faire couper ses favoris?

— Gardez-vous-en, c'est ce qui me donne un aspect grave... les dots demandent aussi un peu de gravité.

— Elles demandent bien des choses, les dots.

— Hélas! oui. Heureusement qu'une fois qu'on les tient on peut se venger... Doublez la frisure. Il me faut une tête qui ait le droit d'exiger cent mille francs.

— Regardez-vous, monsieur. J'ose dire qu'elle vaut le double.

— Flatteur!

— La preuve, monsieur, c'est que si j'avais une fille...

— Eh bien?

— Je ne voudrais pas avoir pour gendre d'autres cheveux que ceux-là.

A quarante ans.

— Coiffeur! Voyons, coiffeur... un coup de peigne rapidement.

— Soigné?

— Soigné ou non, cela m'est égal, pourvu que vous alliez vite.

— Pourtant il faut le temps de..

— Que je sois propre, voilà tout.

— Ah! monsieur Annibal, où est-il ce temps où nous restions quatre heures ensemble à donner du moelleux à la mèche frontale!

— Le temps fuit et les cheveux font comme lui.

— C'est égal, vous avez tort de tant vous négliger avec ce qu'il vous reste de poils capillaires ..

— Mais je suis marié, malheureux!

— Eh bien?

— J'ai touché la dot.

— Et alors?

— Eh bien! coiffe-moi comme si tu coiffais un bourgeois.

— Ah! monsieur Annibal, si tous nos clients étaient comme vous, il faudrait fermer boutique. Heureusement qu'il y a encore des gens qui ont toujours quinze ans!

A cinquante ans.

— Mon cher coiffeur, je voudrais vous dire un mot en particulier.

— Je suis à vos ordres, monsieur Annibal.

— Nous sommes bien seuls?

— Tout à fait seuls.

— Eh bien! regardez ceci.

— Grands dieux! quel crâne d'ivoire! Qu'est-ce que vous avez donc fait de vos cheveux?

— Ils sont partis!

— Pour où?

— Est-ce qu'on sait! Dans le grand abîme où depuis quinze jours, chaque matin, ils faisaient leur malle un par un, et c'est ce matin seulement qu'en me réveillant... un fort rhume de cerveau... oh! je suis bien à plaindre! Il faut me tirer de là, mon ami.

— C'est facile, mais il faut vous décider.

— A quoi?

— A adopter le gazon.

— Porter perruque, jamais!

— Invisibles, des perruques invisibles.

— Invisibles à qui?

— A tout le monde.

— Quand j'ai mon chapeau, c'est possible; mais autrement...

— Je ne vois pas d'autre moyen, à moins de prendre le bonnet noir...

— Vous vous moquez de moi.

— Ou bien alors restez comme vous êtes. C'est très-bien porté maintenant; nous avons des chauves très en vogue.

— Mais c'est impossible!

— Et pourquoi donc?

— Pourquoi! parce qu'il vient de m'arriver en même temps que la perte de mes cheveux un grand bonheur qui en est comme la compensation.

— Et c'est?

— Je suis veuf!

A soixante ans.

— Oh! coiffeur, allez légèrement; les cheveux blancs sont tendres.

— Les vôtres sont bien rares.

— Oui; mais, je puis le dire hautement, ils n'ont jamais rougi.

— Est-ce que vous voulez qu'on les coupe?

— Oui.

— Mais...

— Cela les fera repousser. Je me souviens que jadis je les faisais tailler souvent.

— Jadis, c'est possible, mais aujourd'hui...

— A moins que vous ne trouviez moyen de les friser.

— Je n'oserais pas m'en charger.

— Et pourquoi donc?

— Je n'ai plus la vue assez bonne.

— Bah! essayez toujours.

— Puisque vous le voulez! C'est égal, si je vous brûle...

— J'ai appris à souffrir, monsieur!

A quatre-vingts ans.

— Soigne tes cheveux, mon fils! Tel que tu me vois, j'ai eu la plus belle forêt qui se puisse voir, et même à mon âge, j'ose dire...

— Oui, grand-père.

— J'ose dire que j'ai des cheveux

encore présentables; demande à mon vieux coiffeur, qui me frise depuis plus de quarante ans.

— Certainement, monsieur Annibal, vous avez été mon meilleur client. C'est vous qui m'avez fait vendre le plus de perruques invisibles.

— Eh bien! indiscret, voulez-vous bien vous taire tout de suite!... Oui, mon fils, et rappelez-vous qu'un homme sans cheveux est un homme fini : Dis-moi comment tu te peignes et je te dirai qui tu es.

Ernest Blum.



— Ah! qu'elle est bonne!

Croquis pris au Palais-de-Justice, — par Carlo Gripp.



— Je me trompe! Sachez, maître Rodinet, que je suis à cheval sur le Code.
— Il est bien dangereux de monter une bête qu'on ne connaît pas!

Croquis pris au Palais-de-Justice, — par Carlo Gripp.



SÉPARATION DE CORPS.

La partie demanderesse. — La partie défenderesse.

A propos des vacances, — par Cham.



— Tiens ! ils ont une bouteille de vin pour aller au concours ! J'ai bien envie de me mettre à faire mes études.



— Retournez à votre place; vous n'êtes pas satisfait de votre prix : la *Vie de Saint-Benoit?*
— Je comptais sur les *Misérables* de Victor Hugo.



— Ah ! mon fils n'a pas de prix, sous prétexte qu'il n'est pas fort !... Mais le papa est solide, dieu merci !



— Papa, voici une page de nez que le maître de dessin m'a fait faire pour les prix.
— Tiens ! tu ne pouvais donc pas choisir un autre modèle de nez que celui-là !



— Eh bien non, mon petit Charles, c'était pour rire... tu ne feras pas de latin pendant tes vacances.



— Charles, qu'est-ce qu'il dit en latin ce professeur?
— Il insulte les parents ; si tu as du cœur, maman, tu ne me renverras pas à la rentrée.



— Monsieur, mon fils est en septième et vous n'en êtes qu'aux prix de rhétorique; donnez-lui ses prix en seconde pour que je ne manque pas le chemin de fer.



— Premier prix de gymnastique : l'élève Chaputeaux !
— Voilà, m'sieu! Voilà, m'sieu !



— Premier prix de sagesse : l'élève Chaputot.
— Tiens, c'est drôle, on dirait qu'il sent le tabac.



— Viens vite, Charles, nous allons manquer le chemin de fer!
— Maman, laisse-moi crier une dernière sottise à mon maître d'études.



— Quel malheur! les enfants de notre bourgeois qui reviennent en vacances!



— M'sieur, je vous dénonce mon maître de pension, c'est tout le signalement de Jud, vous feriez bien de l'arrêter au moment de la rentrée des classes.

Propos rustique.



— Quien, ces belles dames d' Paris, elles s' mettent des chapeaux qui leur couvrent les yeux qu'elles n'y voyont pas clair; j' sommes point surpris si on dit qu' souvent elles s' conduisiont mal!

Au Jardin d'acclimatation.



— Si je me proposais pour remplir une place d'*homme* au Jardin d'acclimatation... une fière lacune à remplir!... Comme ça m'irait!

Un monsieur qui n'a pas inventé la poudre ni même le moyen de se faire trois mille livres de rentes en élevant des lapins va trouver un professeur d'escrime.

— Monsieur, lui dit-il, je désirerais m'arranger avec vous.

Très-bien, répond le maître; voulez-vous prendre des leçons au cachet?

— Non.

— Au mois alors?

— Non plus.

— Alors faites vous-même vos propositions.

— Comme je n'ai pas de dispositions pour les armes, je ne prendrai pas de leçons, mais je voudrais m'arranger avec vous afin que, si je viens à avoir une affaire d'honneur, vous puissiez vous battre à ma place.

Le maître d'armes n'a pas accepté.

Au Jardin d'acclimatation.



LE KANGUROO.
— Encore un photographe! prenons une pose pittoresque.

La police a beaucoup de peine à détruire définitivement les jeux en France. Il n'y a guère de semaine où l'on ne découvre quelque tripot clandestin orné de cagnottes, de grecs modernes et de femmes libres.

Dernièrement un commissaire de police se présenta inopinément dans une de ces maisons.

Plusieurs femmes étaient réunies autour d'un tapis vert et tenaient encore dans leurs mains les cartes accusatrices. Mais elles avaient sans doute réussi à dissimuler les enjeux, car on ne trouva pas un centime sous les chandeliers.

— Que jouez-vous? demanda le commissaire.

— Rien, monsieur, répondit la dame de la maison, nous nous réunissons quelquefois, mais ce n'est pas dans un but d'intérêt, je vous jure, nous ne jouons jamais que l'honneur.

— C'est donc ça, que je n'ai rien trouvé sous les chandeliers, fit le fonctionnaire en commençant son procès-verbal.



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ.

— Des parasols comme ça, autant rien! Au moins, moi, je n'ai pas l'air d'avoir pleuré pour avoir le mien.

Un gandin bête comme... un gandin avait fini par se persuader qu'il était adoré, mais ce qui s'appelle adoré, par une de ces biches qui conduisent leurs voitures elles-mêmes. Aussi fut-il fort surpris quand elle lui annonça qu'elle allait le quitter sous très-peu de jours.

— Mais je croyais que tu m'aimais tant!

— Ah! ça c'est vrai, je t'aime beaucoup; aussi ça me fait une si grande peine de te laisser que j'avais l'intention de te demander un billet de mille francs avant de partir.

— Pourquoi donc?

— Dam! il me semble que toute peine mérite salaire.

—

Calino revient de Londres.

— Ce qui m'a le plus plu dans ce pays, dit-il à un ami, c'est le brouillard.

— Et pourquoi cela?

— C'est que, grâce à lui, on peut se promener dans la ville sans être vu.



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ.

— Voyons, gamin, allonge tes deux sous, si tu veux que j' te serve une glace!...
— De quoi, de quoi... quand j' vas chez Tortoni, je n' paye que quand j'ai consumé!

Comme l'industrie fait chaque jour des progrès!

Je suis sûr que vous ne connaissiez pas le chapeau électrique. Eh bien, j'ai l'honneur de vous le présenter.

Voici ce que dit l'annonce :

« Plus de maux de tête,

« Plus de névralgie,

« Plus de migraines.

« *Le chapeau électrique* a pour effet certain de développer un courant d'électricité doux et continu qui active la circulation du sang, maintient la tête libre, combat et détruit toutes les causes d'irritation.

« L'appareil électrique s'adapte instantanément et à peu de frais à tous les chapeaux.

—

Une petite dame a fait présent à son Arthur d'une paire de bretelles.

— Pourquoi une paire de bretelles? lui demanda une amie.

— Parce que c'est une preuve d'attachement.

Croquis militaire, — par Randon.



HUIT JOURS AVANT.

— O CHÈRE AMBROISINE! je sens que mon cœur battra pour vous jusqu'à extinction de chaleur naturelle!

Croquis militaire, — par Randon.



QUINZE JOURS APRÈS.

— O Ambroisine ! si vous saviez combien votre conversation me bassine !

L'atelier de maître Courbet.

L'atelier, ouvert en propre honneur par maître Courbet d'Ornans, est meublé de trois chevalets, devant lesquels sont installés trois rapins chevelus répondant aux doux noms de Pignoche, Balancet et Cascadard.

Jusque-là ce chiffre trois n'a pu être dépassé; mais la qualité valant mieux que la quantité, ces messieurs paraissent avoir pris leur trio en patience, — à en juger par l'air de satisfaction qui respire sur leurs traits.

L'un d'eux cependant...

Mais n'anticipons pas et parachevons la description.

Au fond, le portrait du maître, couronné de lauriers, avec cette inscription: *Nec pluribus impar.*

Tout autour de la pièce un cordon d'écussons sur lesquels sont inscrits les dix commandements du dieu de la maison :

Le réalisme honoreras
Afin de vivre longuement.

En fait de chair tu ne peindras
Que des cuisinières seulement.

Raphaël crétin tu trouveras
Et Véronèse mêmement.

Quand de Courbet tu parleras
Tu salueras humblement.

Du laid seul le beau tu feras
Et du beau réciproquement.

Etc., etc., etc., etc.

Les néophytes que nous avons susnommés se livrent, en attendant l'arrivée du chef de file, à des orgies de palette et à des débauches de conversations.

PIGNOCHE.

Une crâne idée tout de même que nous avons eue de nous lancer dans le courbétisme.

BALANCET.

On ne cause que de nous dans Paris.

CASCADARD.

La queue du chien d'Alcibiade, procédé économique pour se procurer de le renommée.

PIGNOCHE.

Sans compter que c'est une invention qui a sur celle du papier chimique, par exemple, l'avantage de faire parler d'elle gratis par les journaux.

BALANCET.

Oh! l'éreintement!... Mon royaume pour un éreintement.

CASCADARD.

Le fait est que si on ne l'avait pas éreinté, notre illustre général.... Il y a des gens qui prétendent que le ridicule tue, moi je soutiens que ça engraisse.

PIGNOCHE.

Cascadard, ce propos me paraît porter atteinte à l'article 4 de nos commandements. Ne réitérez pas, ou je vous appelle *prix de Rome.*

BALANCET.

Et moi je fais ton portrait en membre de l'Institut.

CASCADARD, dissimulant un sourire perfide.

Oh! non... vous ne pousseriez pas la cruauté jusque-là.

PIGNOCHE.

N'empêche pas que le maître, à ce que je suppose, va être content de nous! Mon *Egoutier déjeunant dans le grand*

collecteur revêt des teintes de macadam. Je ne vous dis que ça.

BALANCET.

Moi, je ne suis pas non plus mécontent de ma *Descente de la Courtille*... Il y a notamment à droite un petit tas de buveurs... Et toi, Cascadard?

CASCADARD, toujours avec son sourire étrange.

Je n'ose pas trop présumer de mes forces et je crains de ne pouvoir jamais atteindre à la hauteur de notre modèle inimitable.

BALANCET.

Il ne manquerait plus que cela!

CASCADARD.

Cependant le sujet de ma dernière esquisse lui plaira peut-être. Puisse-t-il jeter un regard d'approbation sur ma *Charbonnière prenant un bain de pieds*.

PIGNOCHE.

Gredin!... Mais c'est un trait de génie qu'un sujet pareil.

CASCADARD, minaudant.

Génie est exagéré... C'est simplement un des heureux fruits de mon contact avec notre célèbre...

BALANCET.

Chut!... Le voilà...

LE TRIO.

Maître, nous prosternons notre infimité devant Votre Grandeur.

M. COURBET.

Je suis grand, il est vrai, mais je ne suis pas votre maître. Je ne donne pas de leçons, je sème des idées. Bienheureux qui les ramasse.

PIGNOCHE, bas à Balancet.

Comme c'est écrit!

BALANCET.

Un peu, mon neveu. As-tu vu sa lettre au *Courrier du Dimanche*? S'il n'était le premier des peintres, il ne serait pas le second des journalistes, va!

PIGNOCHE.

Maître, je...

M. COURBET.

Encore une fois, ce titre ne m'appartient pas. Appelez-moi... *Cher Apôtre*, c'est plus simple et plus familier.

CASCADARD.

Touchante modestie!

PIGNOCHE.

Oserai-je vous demander votre opinion sur mon *Egoutier?*

M. COURBET.

Mon ami, je n'ai pas d'opinion à avoir. Un professeur vulgaire vous reprendrait, vous corrigerait, s'abaisserait à des détails d'une révoltante infimité... Moi, comme je l'ai expliqué dans ma profession de foi, je ne m'occuperai jamais de ce qui se fera dans mon atelier.

PIGNOCHE.

Est-ce éloquent!

BALANCET.

Voilà ce qui s'appelle une rude leçon.

M. COURBET.

Au lieu de me livrer à ces mesquins exercices d'école, je préfère employer nettement le temps à causer avec vous. Pourvu qu'il s'agisse de moi, je vous laisse le choix du sujet... Désirez-vous ouïr une dixième fois le discours que j'ai prononcé au congrès d'Anvers; ma doctrine des *synthèses* et des *conclusions du beau relatif au temps et à l'individu?* Aimez-vous mieux que je vous énumère les splendeurs de mon *Enterrement d'Ornans?* Un chef-d'œuvre!... Quel style! A moi seul je résume la peinture contemporaine; si l'on était juste, je serais grand-cordon de la Légion d'honneur depuis dix ans!

BALANCET.

Quelle rude leçon tout de même! quelle rude leçon!

PIGNOCHE.

Positivement il n'y a que chez lui que nous pouvions en recevoir de semblables.

CASCADARD.

Oh! oui!

BALANCET.

Si cependant vous daigniez arrêter votre prunelle sur mon humble travail.

M. COURBET.

Pour vous être agréable... Hum! c'est loin de me valoir!

CASCADARD.

Oserai-je!...

M. COURBET.

Mille vessies! Est-ce pour me gouailler?...

CASCADARD.

Comment!

M. COURBET.

Abîmer un sujet excellent! le souiller par la mièvrerie...

CASCADARD.

La mièvrerie!... Ma *Charbonnière* me semble d'un malpropre plein de réalisme.

M. COURBET.

Malpropre, sans doute... Mais, malheureux, qu'aviez-vous besoin de lui enlever tout son caractère en choisissant le moment où elle se lave!...

PIGNOCHE.

C'est vrai! pourquoi?...

BALANCET.

Peut-on manquer de goût à ce point-là!

M. COURBET, *sévèrement.*

Faites tout de suite de la peinture historique pendant que vous y êtes... Déshonorez-vous par des tableaux comme ceux des crétins qui sont pendus au Louvre.

CASCADARD.

Crétins...

M. COURBET.

Pourquoi ne pas vous lancer aussi dans l'allégorie!...

CASCADARD.

J'y avais pensé...

M. COURBET.

Il y avait pensé.... des machines comme la *Source* de M. Ingres... Apprenez que la peinture seule et unique est la peinture réalisme... Le peintre ne doit représenter que ce qu'il voit... Corbleu! vous avez assez de choix!... Prenez-moi des navets, des maisons, des becs de gaz, des marchands des quatre saisons, des balayeuses, des croque-morts, des forts de la halle, des... mais des bonshommes que vous n'avez jamais connus! des femmes qui sont niaisement jolies... mais l'histoire...

CASCADARD.

Pourtant...

M. COURBET.

La dévotion!...

CASCADARD.

Et Murillo, et Michel-Ange, et...

M. COURBET.

L'allégorie!...

CASCADARD.

Et...

M. COURBET.

Tenez, je vous parlais tout à l'heure de la *Source* de cet académicien caduc; moi, je vais faire aussi un tableau aquatique : la *Bièvre.* J'aurais pu me lancer dans les formes suaves, dans les filles aux grands yeux... Horreur!... Mon tableau sera un vrai tableau, lui!... De l'eau croupie, un arbre pourri, un chien noyé flottant lugubrement et étalant ses gonflements splendides... A la bonne heure, voilà de la poésie...

CASCADARD, *qui, pendant cette tirade, a glissé un croquis sur son chevalet.*

Alors, vous serez satisfait de ce...

M. COURBET.

Infamie! trahison!.. Des bonshommes avec des casques!... des Grecs... Achille et Agamemnon... un concours de l'Institut! Mes amis, mes amis... C'est un traître... Qu'on me saisisse cet homme...

Il a... dans le sanctuaire du réalisme... ces horribles Grecs... Achille... je me meurs... Ah!...

CASCADARD, regardant du seuil de la porte M. Courbet évanoui dans les bras de ses fidèles disciples.

N'essayez pas de le rappeler à la vie; il n'en reviendra pas... Le croquis que je lui ai montré était de Galimard!...

LES DISCIPLES, consternés.

Ciel! tout est perdu! (Ils se jettent éplorés sur le corps de leur maître.)

PIERRE VÉRON.



UN GARÇON D'ESPRIT.

Un pigeon pour deux? je croyais que ces dames étaient servies.

Modes nouvelles, — par Pastelot.



Nul animal créé sur la terre ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper... jusqu'aux oiseaux. BEAUMARCHAIS.



Fleurs dessous



Fleurs dessus.



Rue Taitbout.



A force de vivre ensemble,
Bien souvent on se ressemble.

Il n'y a plus d'Enfants, — par Randon.



— Quand je sors avec papa, faut toujours que je porte son chapeau ; ça finit par m'embêter.

Il n'y a plus d'Enfants, — par Randon.



— Eh bien, monsieur Anatole, j'espère que nous sommes toujours sage?
— Couci, couci... un jeune homme... vous savez!

Simple dialogue entre Rats.

Rodillard et Gobegruère, deux rats habitant, l'un le Théâtre-Lyrique, l'autre les Folies-Dramatiques, causent ensemble après leur dîner.

RODILLARD.

Eh bien, voisin, faites-vous vos malles ?

— Quelles malles?

— Pour déménager, parbleu !

— C'est donc décidé?

— Hélas ! oui. Ne voyez-vous pas les Limousins qui commencent à travailler.

— C'est une infamie!... Oser déranger des gens comme nous, conçoit-on une chose pareille !

— On dérange bien les directeurs, pourquoi aurait-on des égards pour nous.

— On doit avoir plus d'égards pour les bêtes que pour les hommes, c'est bien plus intelligent. Nous irons habiter le Cirque.

LE RAT DU CIRQUE arrivant.

Venir chez moi que c'est-z-impossible, on me démolit-z-aussi, mille cartouches! nonobstant!

LE RAT DES FOLIES.

Ah! te voilà, ma vieille moustache.

LE RAT DU CIRQUE.

Oui, et par la palsembleu! que nous devrions résister aux Limousins. J'ai des armes, moi, que je puis vous en distribuer-z-et vous conduire au combat naturablement.

LE RAT LYRIQUE.

On voit bien que tu as habité un théâtre qui jouait des pièces militaires; tu as des instincts belliqueux.

LE RAT DU CIRQUE.

Que j'ai z'assisté z'à toutes les campagnes de l'empire et à bien d'autres encore. Que je me rappelle même avoir joué un rôle dans les campagnes d'Italie. L'armée française elle était enfermée dans je ne sais plus quelle ville, les soldats ils mouraient de faim et faisaient la chasse aux rats. Que je passais alors sur la scène, les soldats me guettaient et feignaient de m'attraper et de me manger, nonobstant.

LE RAT DES FOLIES.

Oh! j'aurais eu peur.

LE RAT LYRIQUE chantant :

Air : *des Dragons de Villars.*

En y pensant, je tremble de crainte...

LE RAT DU CIRQUE.

Laissez-moi donc tranquille, les acteurs ils sont de bons zigues; tous les figurants m'adoraient. Ils m'apportaient tous les soirs du fromage-z-et du lard. Que M. Billion lui-même, lorsque je jouais les campagnes d'Italie, m'a donné un soir pour deux sous de gruère.

LE RAT LYRIQUE. Il chante.

Air : *du Bijou perdu.*

Il est gai et folâtre.

On entend des cris et des grincements.

LE RAT LYRIQUE.

Quel est ce bruit?

Le rat de la Gaîté, qui est une femelle, arrive serrant sa fille dans ses bras.

LE RAT DE LA GAITÉ.

J'en mourrai bien certainement, j'en mourrai !

LE RAT LYRIQUE.

Qu'avez-vous donc, mère Gripetout?

LA MÈRE GRIPETOUT.

On commence à démolir mon réduit.

LE RAT DES FOLIES.

Je ne vois pas pourquoi on ferait une exception pour vous.

LE RAT LYRIQUE.

C'est vrai, on nous abat comme vous; ça doit vous consoler.

LA MÈRE GRIPETOUT.

La belle consolation, ma foi! Croyez-vous qu'il ne soit pas cruel d'abandonner un local où l'on a vu le jour, non-seulement moi, mais aussi toute ma famille. Chaque chose, chaque pierre me rappelait un souvenir.

LE RAT DES FOLIES à part.

Bon! la voilà lancée dans ses phrases de mélodrames.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Ici reposait mon pauvre mari quand il était fatigué, ce fut à cet endroit que je fis pour la premièrefois sa rencontre. Il me regarda, je rougis; quinze minutes après j'étais sa femme; six semaines plus tard je te mis au monde, ô ma fille! (Elle embrasse son enfant.) A cet autre endroit, me dis-je, j'ai vu...

LE RAT DES FOLIES.

Mère Gripetout, est-ce que vous allez nous faire un récit à la d'Ennery? Je la trouve *mauvoise*.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Dieu, qu'il est mal élevé ce gaillard-là! Mais, je vous l'ai dit, j'en mourrai.

LA FILLE.

Ma mère, je t'en supplie, prends courage.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Oui, ma fille, tu as raison. Mais j'ai bien peur de devenir folle.

LE RAT LYRIQUE, chantant :

AIR *de Gastibelza.*

Le vent qui souffle à travers la montagne
Me rendra fou (*bis*).

LA FILLE.

Oh! voisin, c'est bien mal de vous moquer ainsi de ma mère.

LE RAT LYRIQUE.

Je ne m'en moque pas, je l'accompagne en musique.

LE RAT DU CIRQUE.

Que présentement je serais bien aise de savoir ce que vous portez dans ce grand sac, nonobstant, mère Gripetout.

LA MÈRE GRIPETOUT.

C'est l'héritage de mes pères.

LE RAT DES FOLIES.

Vous en avez donc eu plusieurs?

LA MÈRE GRIPETOUT, furieuse.

Insolent!

LE RAT DU CIRQUE.

Mille bombes! petit drôle, n'insultez pas cette femme, ou je vous coupe la figure-z-en deux d'un coup de dent.

LE RAT DES FOLIES.

Capitaine, je vous demande pardon.

LE RAT DU CIRQUE.

Appelez-moi colonel, j'aime mieux ça.

LE RAT DES FOLIES.

Oui, général.

LE RAT DU CIRQUE, frisant fièrement ses moustaches.

C'est très-bien.

LE RAT LYRIQUE.

Vous disiez donc, mère Gripetout, que vous aviez un héritage?

LA MÈRE GRIPETOUT.

Oui, il se compose d'un poignard, d'une paire de pistolets et d'une fiole de poison.

LE RAT LYRIQUE.

Et pour quoi faire tout ça?

LA MÈRE GRIPETOUT.

Dans notre famille, nous avons toujours eu de ces bibelots sur nous, et hier j'avais bien envie de m'en servir.

LA FILLE, poussant un cri.

Oh! ma mère!

LA MÈRE GRIPETOUT.

Seulement, j'ai voulu vivre pour mon enfant.

LE RAT DU CIRQUE, pleurant.

C'est bien, c'est très-bien, mère Gripetout.

LE RAT DES FOLIES, à part.

Il a la larme facile, le vieux grognard. (Haut.) Pourquoi nous livrer à la tristesse? Nous pouvons fort bien partir tous gaiement pour la place du Châtelet.

LE RAT LYRIQUE.

Comme c'est agréable d'arriver dans un logement propre.

LE RAT DU CIRQUE.

Nous serons obligés de faire de nouveaux trous.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Travail rude et difficile.

LE RAT LYRIQUE.

Nous avalerons de la peinture et nous nous empoisonnerons. (Chantant.) :

AIR *de la Perle du Brésil.*

Mourir par le poison, ah! quelle horreur!

LE RAT DU CIRQUE.

Mille cartouches! que vous êtes insupportable de chanter à tout propos. Nous sommes là à causer sérieusement et il faut que vous nous fassiez des roulades.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Mes amis, je suis bien décidée à ne pas vous suivre place du Châtelet; le voyage est trop long, et à mon âge il me serait impossible de l'entreprendre: ce serait une folie.

LA FILLE.

Quoi, ma mère, tu me laisserais?

LA MÈRE GRIPETOUT.

Oui, je veux mourir sous les décombres de la Gaîté. Mais avant de te quitter je veux te donner quelque chose. (Tirant une croix de son sac) : Tiens, ma fille, prends cette croix, c'est la *Croix de ta mère.*

LE RAT DES FOLIES, riant.

Oh! la, la!

LE RAT DU CIRQUE.

Silence!

LA MÈRE GRIPETOUT.

Quand tu seras sur le point de commettre une faute, tu regarderas cette croix...

Tous les rats pleurent.

LE RAT DES FOLIES.

Dites donc, vous autres, savez-vous que vous n'êtes pas drôles.

LE RAT DU CIRQUE, avec colère.

Silence! (tendrement à la mère Gripetout.) Madame, j'ai quelque chose à vous demander.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Parlez, colonel, je vous écoute.

LE RAT DU CIRQUE.

Voulez-vous que votre fille ait un protecteur et vous un soutien?

LA MÈRE GRIPETOUT.

Que voulez-vous dire?

LE RAT DU CIRQUE.

Je vous demande votre main, ne me la refusez pas.

LA MÈRE GRIPETOUT, stupéfaite.

Ma main?... à moi?...

LE RAT DU CIRQUE.

Oui.

LA MÈRE GRIPETOUT.

Ma fille, nous sommes sauvées... Ah! merci, mon Dieu!

LE RAT DES FOLIES, à part.

Je m'y attendais à celle-là... Vieux farceur, va!...

ADRIEN HUART.

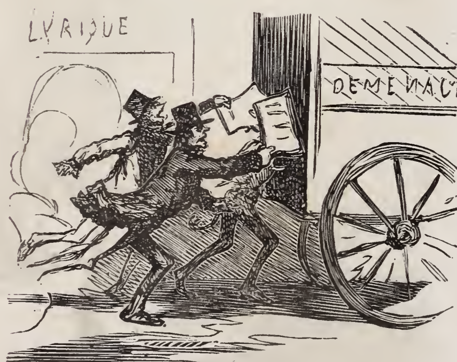
Le grand déménagement des Théâtres du boulevard du Temple, par Cham.



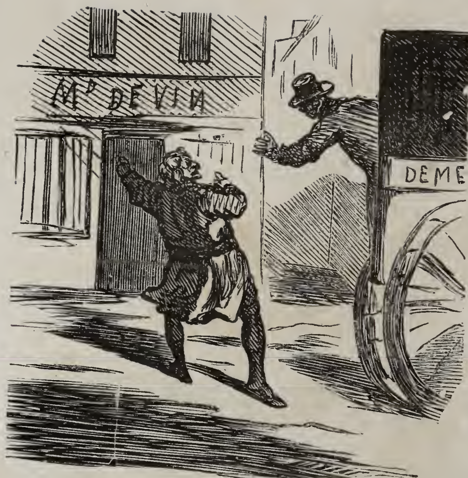
— Je suis Orphée, je viens chercher mon Eurydice ; est-ce qu'elle n'est plus aux enfers ?
— Non monsieur, elle est déménagée ; elle demeure actuellement place du Châtelet.



Tous les chats du quartier du Temple guettant la sortie de la chatte merveilleuse.



Les jeunes compositeurs cherchant à glisser leurs opéras dans le bagage du Théâtre-Lyrique.



Buvant nécessairement comme un sonneur, le sonneur de Saint-Paul s'arrête chez tous les marchands de vins depuis la Gaîté jusqu'à sa nouvelle destination.



— Père Cassandre, regrettez-vous le boulevard du Temple?

— Ma foi, non! J'y ai reçu trop de coups de pied quelque part

Le traître de la troupe de mélodrame faisant verser la voiture de déménagement, dans le perfide espoir de casser les reins de la femme innocente, malheureuse et persécutée.



Rothomago refusant de confier sa fameuse baguette au commissionnaire chargé du déménagement.



Les généraux du Cirque n'ayant qu'à se mettre à la fenêtre pour voir la Victoire leur sourire.



Cambronne refusant de se rendre... même place du Châtelet.

Le général Mélas tâchant d'arriver place du Châtelet avant l'armée française, qui avait occupé jusqu'ici toutes les meilleures positions dans le théâtre du Cirque.



Le déménagement amenant un armistice entre la France et l'Autriche du boulevard du Temple.



— Mène-moi voir *Rothomago?*
— Ce n'est pas la peine, nous le verrons pour rien quand il sortira pour se rendre place du Châtelet.

Nous sommes devant le tribunal civil.

Un mari a été circonvenu par sa femme, enlevé et finalement incarcéré dans une maison de santé.

Ledit mari était-il fou, oui ou non? Tel est le problème soumis aux juges.

Plaide en ce moment l'avocat du mari qui naturellement s'efforce de prouver le bon sens de son client; mais le malheureux, défenseur sans talent, patauge depuis une heure et lasse son auditoire.

Il n'en continue pas moins :

— Oui, messieurs, déclame-t-il, voilà quelle était la situation de mon client.

On voulait le faire passer pour fou; il s'agissait de démontrer à tous qu'il jouissait de toute sa raison... Pour cela il me choisit.

— Il vous choisit!... interrompt le président, la cause est entendue.

Et il rend un arrêt qui déclare que l'aliénation est constante.

—

Un vieux mari faisait une scène de jalousie à sa femme, jeune et jolie.

— Vous recevez trop souvent M. Jules, lui disait-il, et vous êtes trop aimable avec lui.

— Je ne puis pourtant pas le mettre à la porte...

— C'est possible, mais je ne tiens pas à ce qu'il vous fasse la cour.

— Oh! soyez tranquille, mon ami, vous n'avez rien à craindre maintenant : s'il me fait la cour, c'est pour m'épouser lorsque je serai veuve.

Une soirée pittoresque.

Paul Barsac, jeune peintre dont la réputation n'attend pour devenir éclatante que d'être polie par l'occasion, se prépare à donner une grande fête de nuit dans son atelier.

L'idée de cette magnificence ne lui est pas venue naturellement, elle lui a été suggérée par quelques femmes du monde de ses amies qui ont trouvé plaisant de faire assaut de toilettes dans l'étrange capharnaüm de l'artiste.

Barsac a accepté bravement le défi; aidé de son rapin, il est en train d'allumer tout ce qui peut se rattacher de près ou de loin à la famille des lampes, lorsqu'on frappe à la porte d'honneur.

— Pruneau, va ouvrir, dit l'artiste à l'élève.

— Monsieur, s'écrie celui-ci en revenant, vos nobles invités vous envoient sept de leurs domestiques pour faciliter le service de vos salons. Qu'en ferons-nous?

Après avoir tenu conseil quelques instant, on se décide à utiliser ces nombreux serviteurs en les transformant en gardes. La métamorphose s'opère rapidement au moyen de vieilles ferrailles qui jouaient à la panoplie depuis les temps chevaleresques : casques, morions, salades, hallebardes, arquebuses à rouet sont distribués, et, la chose faite, ordre est intimé aux soudards d'avoir à s'échelonner sur le grand escalier, de s'y tenir fixes et immobiles et de rester au port d'armes pendant toute la durée de la soirée.

— Comment les trouves-tu? demande Barsac au rapin.

— Superbes! monsieur. Je regrette seulement de n'avoir pas un soldat par marche.

— Tu es avide, Pruneau. On sonne. Va ouvrir.

— Je préférerais affecter au service de la porte un de ces gens d'armes.

— Je n'y vois aucun inconvénient; mais, comme grand maréchal du palais, je te rends responsable de la plus légère infraction à mes ordres.

Les invités arrivent en foule et l'atelier offre bientôt le coup d'œil le plus animé.

Un programme cocasse de la fête est lu au milieu des éclats de rire. Nous en reproduisons le dernier article :

« Les personnes qui remarqueraient de la poussière sur les meubles sont priées de n'en point abuser en écrivant sur les susdits avec leurs doigts; cette plaisanterie d'un goût douteux pourrait affliger l'homme généreux qui vous fait ces loisirs. »

Les dames touchent à tout, fouillent partout et viennent frotter à tour de rôle leurs robes de soie et de velours contre une grande esquisse fraîchement peinte, laissée imprudemment sur le chevalet.

— Monsieur, dit tout bas Pruneau à son maître, encore un peu et il ne restera plus rien de votre *Enlèvement d'Europe* : le taureau est déjà passé en grande partie sur la robe de la jolie blonde.

— C'est bien fait pour le bœuf; ça lui apprendra à enlever les autres. Va relever deux de mes gardes et qu'ils viennent nous apporter à boire.

Pruneau court exécuter l'ordre. Un instant après le bruit d'une altercation arrive du dehors.

— Qu'est-ce? demande Barsac à son majordome qui rentre tout ému.

— Monsieur, c'est un de vos chevaliers qui a eu l'imprudence de baisser la visière de son casque.

— Il a eu raison : sa tenue doit y gagner beaucoup.

— Énormément! Seulement il ne peut plus la relever, et il assure qu'il étouffe dessous.

— C'est impossible! ces casques ont été portés par nos pères et tout le monde sait que jamais rien de semblable ne leur est arrivé.

— C'est ce que je lui ai dit.

Le punch fait son entrée, annoncé ainsi par Pruneau : Mesdames et messieurs, levez-vous, voici les boissons chaudes!

Ces façons singulières de recevoir paraissent amuser beaucoup la partie féminine de la société.

On demande à Barsac de vouloir bien chanter quelque chose. Il se met au piano et commence une ballade bourgeoise qui devait fleurir vers 1807. Nous en détachons ces quatre vers :

Le riche et sensible Nelcour
Avait pris soin d'une orpheline,
Jeune et belle comme l'Amour,
C'était l'aimable Caroline.

On arrête le chanteur au dix-huitième couplet, et la société demande autre chose.

Le maître et l'élève alors soulèvent une portière qui découvre dans l'embrasure d'une porte un joli théâtre de marionnettes. Il est salué par des applaudissements unanimes, et l'on se place pour écouter la pièce, qu'une affiche monstre annonce sous ce titre : *Rigolboche au sérail.*

Les Guignols sont manœuvrés avec beaucoup d'adresse par les deux artistes, et nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs une scène de ce délicieux ouvrage :

LE SULTAN bâillant.

C'est singulier, je m'ennuie chaque jour davantage.

LA SULTANE VALIDÉ.

Et pourtant, sire, je suis toujours près de vous.

— Ça ne m'étonne plus alors.

— Ah! le mot est cruel!

LE CHEF DES EUNUQUES.

Ta Hautesse désire-t-elle que ses plus gracieuses almées viennent exécuter sous ses nobles yeux la danse du châle?

LE SULTAN.

Non. Leurs sauteries me fatiguent! elles manquent de chien.

— Ce serait peut-être le moment de te présenter une jeune vierge parisienne que j'ai fait enlever sur les bords fleuris de la Seine?

— Tu m'intrigues. Je me sens ému. Quelque chose me dit : Mahomet XIV, tu es sur le point d'être fortement intéressé.

Ici un colloque s'élève dans les coulisses. — Frappe dans tes mains, Pruneau, dit le maître. — Pourquoi faire? demande le rapin. — Ça ne te regarde pas. Allons, trois coups et plus vite que ça. — Alors il faut que je lâche la sultane Validé et le chef des eunuques noirs? — Lâche et frappe.

Le signal donné, une marionnette pimpante fait son entrée en dansant le plus joli cancan du monde.

LE SULTAN.

Par Allah! quelle céleste apparition? — Ton nom Vierge ailée?

LA VIERGE timidement.

Rigolboche, mon grand turc.

— Sylphide enchanteresse, ton in-

tention serait-elle de te consacrer à mon bonheur.

— Comment l'entendez-vous, drôle?

— Ah! rassure-toi, et que ta sainte pudeur ne soit pas effarouchée par ce propos galant; apprends-moi seulement ta danse nationale.

— Allons-y, Osmanlis, fais-moi vis-à-vis et imite servilement mes moindres mouvements.

Les deux guignols exécutent une danse de caractère qui obtient un succès mérité. A la fin du ballet, le turban de Mahomet XIV et la perruque de la jeune vierge volent à travers les airs. Au second plan le chef des eunuques noirs et la sultane Validé boxent pour animer la scène. Un effet de lumière électrique, obtenu par l'embrasement d'un paquet d'allumettes chimiques, vient encore ajouter à ce spectacle vraiment féerique et la toile tombe sur les plus grands effets obtenus au théâtre.

On demande l'auteur. Un pantin ressemblant à M. d'Ennery à s'y méprendre est traîné sur la scène.

Après le spectacle, le bal. L'orchestre, composé d'un mirliton monstre touché par Pruneau, se fait remarquer par un ensemble qu'on ne trouve pas toujours chez Bullier.

A trois heures du matin Pruneau prend son maître à part et lui tient ce langage : — Monsieur, les deux peaux d'oignon de mon mirliton sont crevées, les bougies commencent à nager dans leurs bobêches, et il n'y a plus rien à boire; le moment est donc venu de mettre votre société à la porte. — J'y pensais, répond le maître, mais avant tirons le feu d'artifice.

Le paravent de la cheminée est enlevé. Dans le fo r haut et large on aperçoit les préparatifs d'un feu d'artifice en miniature dressé par Ruggieri. Après les fusées d'annonce et les pétards d'attente, la pièce principale représentant le *Temple de l'Amour* est allumée. Malheureusement la fumée, trop abondante, se faufile en grande partie dans l'atelier.

— C'est magnifique! dit une dame en toussant; mais comme toujours la fumée vient trop sur les spectateurs.

Tout finit dans ce monde, et la société se décide à regagner ses voitures.

Restés seuls, Barsac et Pruneau s'adressent des félicitations sincères sur la jolie fête qu'ils ont donnée; leurs congratulations dureraient encore si une voix étranglée ne se faisait entendre derrière eux.

— Et moi, monsieur, dit le domestique à la visière baissée, allez-vous enfin me délivrer? J'étouffe, mon casque est plein de fumée.

— C'est ma foi vrai; il en sort par les trous des yeux. — Pruneau, retirons-lui sa carapace.

L'opération est longue, on est forcé d'employer le marteau; mais enfin les beaux traits du laquais finissent par revoir la lumière.

— Ton nom? lui demande Barsac après l'opération.

— Baptiste, valet de pied de madame la baronne de Charingcross.

— Tu l'entends, Pruneau! s'écrie l'artiste, j'ai déchiffré l'énigme dont le mot paraissait à jamais perdu; tout se sait à la longue : Ainsi l'homme au masque de fer n'était autre que ce Baptiste! — Postérité, tu me devras un cierge!

LOUIS LEROY.



Après le choix d'une femme, rien de plus difficile que le choix d'un melon, et le plus malin se laisse encore attraper quelquefois, — je parle du melon.

Un impresario reçoit dernièrement la visite d'un jeune :

— Mon cher, lui dit le directeur, j'ai lu votre pièce. Elle me plaît beaucoup, seulement il y manque quelque chose.

— Quoi donc?

— Une scène de nuit. Je vous assure qu'une grande scène de nuit au second acte ferait un effet énorme.

— Mais permettez, fait l'auteur, l'action se passe à neuf heures du matin.

— On la mettrait à neuf heures du soir.

— Mais pourquoi diable tenez-vous à une scène de nuit?

— Vous allez le comprendre : ce qui ruine mon entreprise, c'est l'éclairage.

— Eh bien?

— Eh bien, en baissant la lampe et le lustre une demi-heure par soirée, c'est toujours une dizaine de francs de gaz que j'économise.

Croquis d'Été.



— Pas frais, ce coco-là ! allez donc voir dans les déserts de l'Arabie si vous ne seriez pas encore bien aise d'en trouver de pareil !



En vl'à un qu'a son plumet.....

Un de mes amis possède un charmant gamin.

L'autre jour il le faisait innocemment sauter sur ses genoux, et le gamin, causait comme on cause à six ans.

— Hue! hue!... Plus vite, papa!... Dis donc, papa.

— Quoi?

— Quand je serai grand, je veux que tu me fasses soldat.

— Ah! bah! Et pourquoi?

— Dame! papa, parce que quand je serai soldat, ma bonne, au lieu de me battre, elle m'embrassera toujours.

Croquis militaire, — par Randon.



— Je me demande pourquoi quand le major m'a ouvert mon panaris je n'ai pas pu m'empêcher de crier, tandis que ce pauvre Chabraison qui a eu la tête emportée à côté de moi à Magenta n'a pas seulement soufflé mot.

— Cela vous étonne! Si vous connaissiez mieux le cœur humain, vous sauriez que les grandes douleurs sont muettes.

Croquis militaire, — par Randon.



— Si j'étais ministre de la guerre, j'ordonnerais que chaque homme, au lieu de deux rations par jour en reçoive quatre, avec seulement un demi-litre de vin par repas. Je serais sûr alors d'immortaliser mon nom comme pas un dans toute l'armée française.

On demande une bonne.

TRIBULATIONS DOMESTIQUES.

M. GONTRAU.

Ma femme, tu ne veux pas sortir aujourd'hui?

MADAME GONTRAU.

Mais non, mon ami; tu sais bien que ça m'est impossible : j'ai demandé des bonnes à tout le monde, il ne peut manquer de m'en venir beaucoup aujourd'hui.

M. GONTRAU.

Très-bien; je te laisse, je vais faire ma partie au café. (M. Gontrau sort.)

MADAME GONTRAU, seule.

Dieu! que l'on a du mal à trouver une bonne! On voudrait pouvoir se servir soi-même. (On sonne.) Ah! en voici sans doute une.

UNE GROSSE PAYSANNE, entrant.

Est-ce que c'est ici que l'on a besoin d'une bonne?

MADAME GONTRAU.

Oui, mademoiselle; qui vous a envoyée?

LA PAYSANNE.

C'étions l' laitier.

— Vous avez déjà été en service?

— Oh! qu'oui.

— A Paris?

— Oh! qu' non.

— En province?

— Oh! qu' non.

— Où ça, alors?

— J'arrivons d' mon pays, d'la Normandie.

— Très-bien! (A part.) J'aime mieux ça; les filles de la campagne sont plus honnêtes que celles de Paris. (Haut.) Vous savez faire la cuisine?

— Oh! qu'non.

— Le ménage?

— Oh! que non.

— Sapristi! que savez-vous donc faire, alors?

— J'sais traire les vaches et conduire les dindons. Si vous avez des dindons à conduire et des vaches à traire, j' puis faire votre affaire.

— Mais non; nous n'avons rien de tout cela ici.

— Dame! j'sommes fille de ferme.

— Je suis bien fâchée que l'on vous ait dérangée, mais vous ne pouvez me convenir.

— Vous êtes ben difficile.

La Normande se retire.

MADAME GONTRAU.

Le laitier a eu bon nez de m'envoyer cette fille-là.

Une bonne d'une trentaine d'années, mais fort effrontée, se présente.

MADAME GONTRAU.

De quelle part venez-vous?

LA BONNE.

De la part du boucher. Combien donnez-vous par mois?

— Trente francs.

— Ce n'est pas assez.

— Nous irons bien jusqu'à trente-cinq francs pour avoir une fille convenable. Savez-vous faire la cuisine?

— Et deux bouteilles de vin par semaine.

— Oui; mais savez-vous faire la...

— Un congé tous les dimanches.

— Oui; mais savez-vous faire...

— Le blanchissage compris.

— Oui; mais..

— On ne frotte pas non plus, n'est-ce pas?

MADAME GONTRAU.

Non. (A part.) Cette fille est un peu sans gêne; amusons-nous d'elle. (Haut.) Ensuite il y a fort peu de cuisine à faire; le restaurant qui est à côté nous apporte tous les jours notre dîner et notre déjeuner. Vous n'avez pas non plus besoin de descendre de bonne heure, c'est moi qui fais mon chocolat et j'en monte une tasse à ma bonne chaque matin, qu'elle prend dans son lit.

— Cette attention délicate me plaît.

— Jamais vous n'aurez de souliers à décrotter; c'est le concierge qui est chargé de cette besogne malpropre.

— Je vous approuve.

— Mon mari et moi, nous allons souvent au théâtre; quand il y aura une place dans la loge nous vous emmènerons.

— J'adore le spectacle.

— Ça se trouve parfaitement.

— Eh bien, madame, je vois que votre maison me convient; si vous voulez me donner mon denier à Dieu, j'entrerai demain à votre service.

— Ayez la bonté de me dire votre adresse. Comme j'ai une autre bonne en vue, je ne sais laquelle je dois prendre. Je demanderai conseil à mon mari. En tout cas vous recevrez une réponse demain avant midi.

— Madame, donnez-moi la préférence.

— Il y a des chances pour que je vous prenne.

LA BONNE, à part, en s'en allant.

Cette maison m'irait assez.

MADAME GONTRAU, riant à gorge déployée.

Ah! quel excellent type! je regrette que mon mari ne se soit pas trouvé là; il se serait amusé.

Cinq minutes après arrive une jeune bonne avec sa tante.

LA TANTE.

Madame, nous sommes envoyées par la fruitière.

MADAME GONTRAU, à part.

Voici une petite fille qui a l'air très-gentil. (Haut.) Mademoiselle, savez-vous faire la cuisine?

LA JEUNE BONNE.

Oui, madame, une petite cuisine bourgeoise.

MADAME GONTRAU.

Très-bien, mon enfant; je crois que vous pourrez me convenir.

LA TANTE.

Un moment, madame, j'ai quelques renseignements à vous demander; ma nièce est une enfant fort sage à laquelle je m'intéresse beaucoup.

MADAME GONTRAU.

Vous avez raison, madame.

LA TANTE.

Et je ne voudrais pas pour tout au monde qu'elle se perdît à Paris. Aussi je tiens à la placer dans une maison honnête.

MADAME GONTRAU.

Je conçois ça.

LA TANTE.

Je veux que ma nièce aille tous les dimanches à la messe et à vêpres, et tous les soirs au salut.

MADAME GONTRAU.

J'aime les bonnes qui ont de la religion. (A part.) Cependant si elle est toujours à l'église, elle ne fera guère son ouvrage.

LA TANTE.

Mais ce n'est pas tout. Je vous demande mille pardons de tant vous interroger, mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas que ma nièce tourne mal.

MADAME GONTRAU.

Que vouliez-vous encore me demander?

LA TANTE, bas à l'oreille de madame Gontrau.

Vous n'avez pas d'amants?

MADAME GONTRAU, stupéfaite.

Madame!

LA TANTE.

Oh!... excusez-moi, je prends mes informations pour que ma nièce n'ait pas de mauvais exemples devant les yeux.

MADAME GONTRAU.

Oui, mais je trouve que...

LA TANTE.

Très-bien; passons. Maintenant voulez-vous avoir l'obligeance de me dire l'âge de M. votre mari?

MADAME GONTRAU, commençant à s'agacer.

C'est inutile.

LA TANTE.

J'y tiens cependant.

MADAME GONTRAU.

C'est inutile, vous dis-je, car je ne prends pas votre nièce. Si elle venait à se conduire mal étant chez nous, vous vous en prendriez à moi, et je ne veux pas avoir votre nièce sous ma responsabilité.

La tante et la nièce se retirent.

MADAME GONTRAU, seule.

J'aimerais mieux me servir moi-même que d'avoir cette fille à mon service, la tante serait toute la journée sur mon dos. (On entend un vigoureux coup de sonnette.) Sapristi! qui peut sonner ainsi?

Une fille énorme se présente et fait une grande salutation.

LA BONNE, d'une voix très-forte.

Est-ce que vous n'avez pas besoin de bonne?

MADAME GONTRAU.

Si. Qui vous envoie?

— Le charbonnier.

— Savez-vous faire la cuisine?

— Oui; de plus je frotterai votre appartement et je monterai de l'eau tant que vous en voudrez; je n'ai pas peur de me fatiguer.

— Très-bien. Et combien désirez-vous gagner?

— Trente francs par mois.

— Je vous prends à mon service. (A part.) Cette bonne est un phénix. (Haut.) Quand pourrez-vous entrer chez moi?

— Sur-le-champ.

— Très-bien; venez avec moi dans la cuisine, je vais vous mettre au courant de tout.

Le lendemain.

MADAME GONTRAU, accourant auprès de son mari et avec effroi.

Ah! mon ami! Ce n'est pas une bonne que nous avons à notre service, mais un homme!

— Qu'en sais-tu?

— Je viens de profiter de ce qu'elle était allée au marché pour monter dans sa chambre...

— Eh bien?

— J'ai trouvé dans sa chambre une pipe, une canne, un pantalon, etc., enfin rien que des effets masculins.

— Pas possible! Laisse-moi faire, la voici, je vais l'interroger. (A la bonne.) Inutile de vous déguiser; je vous ai reconnu, mon ami, vous êtes un homme.

LA BONNE, tombant aux genoux de M. Gontrau.

De grâce, monsieur, ne me trahissez pas!

MADAME GONTRAU, stupéfaite.

Oh! quelle horreur!

M. GONTRAU.

Vous êtes donc un voleur?

L'HOMME.

Oh! non, je vous le jure. Mais, comme cette année je devais tirer à la conscription, je me suis déguisé en bonne pour échapper à ce maudit tirage.

MADAME GONTRAU, abattue.

La seule bonne convenable que j'aie trouvée est un homme! J'en deviendrai folle!

LOUIS HUART.

La Prédiction du Sapeur.



— Je me suis dit : Céleste dédaigne mes hommages pour écouter les fadeurs d'un criquet, d'un jeune homme *imbarbe;* Céleste sera malheureuse... me suis-je trompé?

La Victimes de l'Été.



UN PURISTE.

— Comme si des bouledogues n'étaient pas des chiens !... Dire qu'ils feront tous les ans la même boulette !



— Vous avez été soulevée par la lame?
— Mais oui!
— Merci! je ne me baigne pas, si la mer est si forte ue ça!



LES CHAPEAUX DE CAMPAGNE DE CETTE ANNÉE.

— Oh! monsieur, c'est-il dommage que vous ayez cassé l'anse!

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE

JOURNAL AMUSANT



Le *Journal amusant* paraît tous les samedis dans un format plus grand que celui des journaux d'illustrations sérieuses; — il donne, dans l'année, plus de deux mille dessins de mœurs et caricatures par les premiers artistes parisiens.

Le prix du *Journal amusant* est cependant d'une extrême modicité : — **5** fr. pour trois mois; **10** fr. pour six mois, et seulement **17** fr. pour les abonnés qui payent l'année entière. On s'explique donc facilement le succès dont jouit ce journal et le grand nombre d'abonnés bourgeois qui figurent sur sa liste.

La politique étant complétement exclue du *Journal amusant*, cette publication est également bien venue dans tous les partis et dans toutes les classes de la société.

Le *Journal amusant* vient de s'assurer tout récemment la précieuse collaboration de **CHAM**, qui depuis longtemps, a déjà contribué si puissamment au succès du *Charivari*.

Cham vient de commencer, dans le *Journal amusant*, une parodie illustrée des **MISÉRABLES**. — Cette parodie formera dix numéros du journal.

On souscrit en envoyant un bon de poste à M. Louis HUART, directeur du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant.

LE CHARIVARI

Le *Charivari* est le seul journal de Paris publiant chaque jour une lithographie nouvelle ; le numéro du dimanche contient **12 vignettes** sur bois par **CHAM.**

PRIX D'ABONNEMENT

PARIS	3 mois.	18 fr.	**DÉPARTEMENTS**	3 mois.	20 fr.
	6 mois.	36		6 mois.	40

Bureaux du *Charivari*, rue du Croissant, 16



Prime offerte aux Abonnés du CHARIVARI

LES ZOUAVES GRAND ALBUM de 30 Lithographies PAR CHAM

Cet album est entièrement **inédit**, aucune des lithographies dont il se compose n'a paru dans le *Charivari* et aucune n'y paraîtra.

Prix : 15 fr.

Cet album est offert en **PRIME GRATUITE** à toute personne qui adresse au caissier du *Charivari*, 16, rue du Croissant, le prix intégral d'un abonnement d'un an : 72 fr. pour Paris ; 80 fr. pour les départements.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois mois ou de six mois pourront se procurer cet album moyennant un supplément de prix de **cinq francs.**

Pour les départements, le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Charivari* un mandat de poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1